

Pour moi, comme pour beaucoup, Marie Sizun n'est pas une découverte. C'est en 2012 que son œuvre et moi fîmes connaissance, lorsqu'elle reçut le prix Exbrayat pour son livre *Un léger déplacement*. Depuis lors, je crois, hormis *Ne quittez pas !* — de ma part une lacune à combler certainement — je n'ai résisté à aucun de ses ouvrages, romans ou non, de *La Gouvernante suédoise* aux *Sœurs aux yeux bleus*, jusqu'à ses fameux *Petits personnages*, « ces oubliés de la peinture, ces créatures à peine ébauchées, écrit-elle, [qui] m'ont toujours intriguée, et charmée, mystérieuses existences nées d'une idée éphémère du peintre, ou ajout, pointe finale et, qui sait, signature secrète de l'artiste ? »

Difficile de ne pas évoquer ce dernier ouvrage, publié en 2022 chez le même éditeur, lorsque, à sa suite, Marie Sizun nous livre son quinzième livre : *10, villa Gagliardini*. À Paris, dans le XX^e arrondissement. Car c'est là, au deuxième étage d'un immeuble en brique, qu'elle grandit jusqu'à l'âge de dix-sept ans : dans un deux pièces plus que minable — où

se laver sinon dans la cuisine ? — et une cruelle pauvreté, qu'une volonté sans faille, de chaque jour, de tous les mois, de toutes les années, parvient à vaincre malgré tout. Ici, les nouveaux petits personnages, ces oubliés du peintre, dont Marie Sizun nous invite, avec bonheur, et le temps d'un aller-retour dans sa mémoire, à partager l'existence, pendant et après la guerre, de 1939 à 1955 ou 1956, ce sont elle, tout d'abord, enfant, puis adolescente, son petit frère ensuite, puis sa petite sœur, et sa mère, au mental si fragile, et sa tante Alice, la toute dévouée. Et sa camarade, Jeanne, dont la fortune n'est guère plus enviable. Du père, il n'est pour ainsi dire pas question. Et pour cause ! Prisonnier de guerre, quand il revient, ce n'est pas pour être fou d'amour pour sa fille, au contraire, qu'il trouve trop maigre — maigreur qu'il impute à sa mère — et bientôt si souvent furieux à cause d'elle. Le sourire ne lui revient que le jour où sa femme lui donne un garçon. Mais quel sourire, au vrai, et quelles arrières-pensées ? À quel temps de là, il emmènera sa petite famille en vacances, dans le Morbihan, et il la plantera là ! Ce sera bientôt le divorce. Et le remariage, dont il aura deux enfants. Point ! Dès lors, dans la tête de Marie, outre la honte qu'il lui faut dépasser de n'être pas l'égale, du moins apparente, ne serait-ce qu'à cause de sa vêtue, de ses camarades de classe, une seule idée : aider sa mère, seule avec ses trois gosses, lui redonner du courage, la soulager au maximum, tenir les rênes et les tenir bien, y compris celles de la finance. Marie n'a même pas dix ans. Mais l'âge de raison est là, et elle ne lâchera pas prise. Y compris parfois dans l'erreur, mais se rendra-t-elle compte ? elle ira jusqu'au bout. Et lorsque, certains soirs, revenant du travail, sa mère, effondrée, tombera en larmes, ce seront aussi des larmes de joie, la joie d'avoir à son côté une enfant si aimante, maladroite certes, mais si pleine d'attention pour elle. Et pas seulement ! Pour ses frère et sœur tout autant. Marie a charge de famille. Elle en a pleinement conscience.

Le style de Marie Sizun est inégalable. On le sait. De concision. Des phrases ramassées. Un verbe sans recherche aucune. Qui va droit au but, parfaitement maîtrisé. Sans pathétisme. Qui nous emporte. L'art de Marie Sizun, c'est tout d'abord son écriture. Un style que l'on reconnaît immédiatement. Dans lequel on se love un peu comme chez soi. Tout naturellement. Une manière de peindre. Rappelons-nous ses *Petits personnages*. À cette différence près qu'à ceux du *10, villa Gagliardini*, elle ne leur invente aucune histoire. Ici, nous sommes dans une sorte de huis clos. Un deux pièces cuisine où l'on vit comme on peut, entassés comme il faut. D'où l'on s'égaye le matin, où l'on se retrouve chaque soir. D'où l'on est content de partir, comme d'une cage dont la porte s'ouvrirait soudain, mais où l'on est content de revenir, bien qu'inquiet. Un lieu magique, d'odeurs et de couleurs. Une fois encore, Marie Sizun nous prend la main, cette main que nous lui tendons : elle nous la prend le temps d'une promenade, sans que jamais nous nous lassions, sans que jamais nous vienne le désir de nous séparer d'elle.